

## Du mulet au Rottweiler

J. Barras, Sion

À la maison, aussi loin que je me souviens, le téléphone sonnait sans relâche, jour et nuit, 6 jours sur 7. Heureusement qu'il y avait le dimanche, car le jour du Seigneur, à cette époque en Valais, était encore sacré. Il fallait que ce soit vraiment urgent pour oser téléphoner ce jour-là. Le téléphone était l'objet le plus sollicité de notre ménage. Il sonnait encore davantage pendant les heures de repas, car les interlocuteurs pensaient avoir plus de chances de parler à leur vétérinaire à ce moment. Mais celui-ci y était rarement présent. Sa tournée matinale était invariablement prolongée par des éleveurs qui l'arrêtaient en cours de route. Dans les villages, il était facile de repérer le passage de la voiture du vétérinaire à une époque où les automobiles étaient encore rares. Je suis né en 1952 en Valais, à Sion. Ces premiers souvenirs datent donc de la fin des années 50 (fig. 1). Mon père avait obtenu son diplôme en 1946.

### L'affaire de toute la famille

Le téléphone était à la famille du vétérinaire ce que le feu sacré était aux vestales romaines. Il devait être gardé en permanence. Par l'épouse du vétérinaire d'abord et par les enfants ensuite, dès ils se montraient capables de comprendre un message et de l'écrire. Fierté au début, puis corvée plus tard! C'est surtout le nom et le numéro de téléphone

---

*L'apparition du téléphone portable rendait le vétérinaire autonome.*

---

qu'il fallait transcrire sans faute. Puis, dans les années 60, apparut le déviateur de téléphone, grosse boîte noire qui permettait déjà à la femme du vétérinaire d'être atteignable en un autre lieu, en l'occurrence au chalet de vacances. Le téléphone nous suivait, nous poursuivait partout! Enfin

apparut le répondeur automatique qui permettait de laisser un message, libérant peu à peu la famille du vétérinaire de cette corvée. Et pour finir, libération suprême, l'apparition du téléphone portable à la fin des années 80 rendait le vétérinaire autonome. Il redonnait à la famille du vétérinaire sa liberté de mouvement. En pratique rurale, le portable est certainement le progrès technologique qui a le plus apporté en termes de facilitation du travail durant ces 50 dernières années. Il a eu, sur un tout autre plan, un impact aussi fort sur le travail quotidien que l'apparition des antibiotiques. Aujourd'hui, on y est tellement habitué et dépendant qu'on peut se poser cette question, pour les antibiotiques comme pour les téléphones portables: comment faisaient-ils par le passé?

Dans les années 50, et aussi plus tard, il était d'usage que l'épouse du vétérinaire, même si elle était au bénéfice

d'une bonne formation professionnelle – notre mère était institutrice – se consacre entièrement au cabinet de son mari. Elles le faisaient de bonne grâce et aimaient cette activité, pour autant que je puisse en juger. Elles

---

*Il était d'usage que l'épouse du vétérinaire se consacre entièrement à la pratique de son mari.*

---

étaient précieuses ces gestionnaires, assistantes d'opération, femmes et mères tout à la fois. Mais injustement le prestige revenait au docteur. Leur a-t-on donné suffisamment de reconnaissance? Elles étaient indispensables et irremplaçables. Elles seules savaient comment atteindre leur mari en cas d'urgence à tout moment de la journée par le biais d'un réseau



Figure 1: Georges Barras vaccine contre la fièvre aphteuse en 1968.  
(© Treize étoiles, Médiathèque Valais – Martigny)

de contacts dans les villages auxquels le passage du vétérinaire ne pouvait échapper (inspecteur du bétail, magasin, café etc.). Elles savaient vendre le bon médicament «à la porte», sans étiquettes mais déjà avec les instructions d'utilisation par oral et avec en plus le petit brin de conversation qui fidélisait la clientèle et entretenait le tissu social. Elles faisaient du Customer Relationship Management sans le savoir. Elles savaient remettre en place les clients malhonnêtes et les éternels mécontents en leur disant directement leur fait, épargnant ainsi au vétérinaire des énervements inutiles par la suite. Quand notre mère devait s'absenter, c'était nous les enfants qui remplissions tant bien que mal ces tâches. Le breuvage vert pour «nettoyer les vaches» après le vêlage, la pommade rouge pour la tétine, etc. Il y avait l'armoire de droite dont les produits pouvaient être vendus et celle de gauche de laquelle il ne fallait rien vendre. Interdiction même de l'ouvrir. En cas de doute, la consigne était de demander au client de repasser plus tard. Ce ne serait plus imaginable aujourd'hui. Mais le système actuel a aussi ses failles. La remise de médicaments par les vétérinaires est sévèrement réglementée, mais l'accès illicite et détourné aux médicaments vétérinaires par le biais d'Internet est presque en self-service.

### Vétérinaire de campagne, un sacerdoce

À travers ma perception d'enfant, les journées de mon père étaient ainsi organisées. À 6 heures, j'entendais le claquement des portières de la voiture. Il fallait la remplir de médicaments pour la journée. Bruit du démarreur et départ. À midi, retour de l'école, dîner en famille mais sans lui. Il n'arrivait jamais à finir sa tournée matinale pour midi. Le repas était régulièrement interrompu par 3 ou 4 appels téléphoniques. À ce moment, toute la tablée devait faire silence. Le père rentrait entre 13 et 14 heures, mangeait et faisait une sieste, puis départ pour la tournée de l'après-midi. Retour entre 18 et 19 heures pour le repas familial du soir. Et le soir à 20 heures, il repartait pour la 3<sup>ème</sup> tournée de la journée, celle des cas urgents que les éleveurs avaient constatés pendant la traite du soir. C'est avec soulagement que j'entendais tard dans la soirée le bruit du moteur de sa voiture. Il était de retour! J'ai longtemps craint qu'un jour il ne reviendrait pas, tant il était fatigué par moment. Il s'est assoupi plusieurs fois au volant mais, grâce au ciel, sans conséquences. Et je souhaitais en mon for intérieur que sa nuit soit calme. Hélas, en hiver ce n'était pas souvent le cas à cause des vêlages difficiles. Mais comment faisaient-ils,

ces vétérinaires du temps passé pour tenir le coup?

A propos de leur véhicule: la majorité des vétérinaires en zone de montagne roulaient en VW coccinelle. Elles étaient solides, fiables, elles passaient partout et avec leur concept moteur et propulsion arrière, elles étaient

### *Il était inimaginable de laisser un injectable à un paysan.*

imbattables dès que la route devenait raide ou sur la neige. Des paysans m'ont dit que les bêtes à l'écurie, lorsqu'elles entendaient le bruit d'un quelconque moteur de coccinelle se levaient toutes d'un coup, craignant la visite imminente du vétérinaire. Pour elles, cela signifiait la probabilité d'une ou deux piqûres ou d'un toucher rectal peu agréable.

### La piqûre, chasse gardée du vétérinaire

Faire une piqûre (injection) est longtemps resté un acte intransgressible pour les éleveurs. Jusqu'à la fin des années 70, il était inimaginable de laisser un injectable à un paysan pour poursuivre un traitement, par exemple un antibiotique. Gare au confrère qui enfreignait la règle! Les autres l'auraient condamné pour acte de haute trahison. Ce qui peut aujourd'hui paraître comme un idéal au niveau du bon usage des médicaments avait son corollaire de servitude et de sueur. Pour chaque génisson souffrant d'un panaris sur l'alpage, pour chaque veau avec une omphalite, le vétérinaire devait se déplacer en personne (fig. 2). Sur les alpages, il fallait encore réussir à l'attraper, le génisson malade. L'effort à fournir était énorme pour ne pas laisser les éleveurs franchir la frontière que représentait l'acte de faire une piqûre.

Et puis dans les années 80, certains jeunes vétérinaires ont compris que cette attitude n'avait plus de sens. Elle ne se justifiait plus ni d'un point de vue thérapeutique, ni d'un point de vue économique. Les vétérinaires



Figure 2: En chemin vers un mayen d'automne.

(© Bernard Dubuis – Enquête en Valais, Médiathèque Valais – Martigny)

eux-mêmes ont instruit les éleveurs à pratiquer proprement des injections intramusculaires. Certains anciens collègues, réticents, n'ont dès lors plus pratiqué que des injections intraveineuses, affirmant haut et fort à leur clientèle que seule la voie intraveineuse était vraiment efficace. Ils savaient que cette technique n'était pas accessible aux paysans.

### Les yeux plus gros que le ventre

Cette obsession de bientôt manquer de travail a étonnamment imprégné toute la vie professionnelle des vétérinaires de cette époque. Ils ployaient sous la fatigue. Ils n'avaient quasiment jamais de véritables vacances. Ils étaient toujours à la limite de l'épuisement, mais paradoxalement ils craignaient comme la peste l'arrivée d'un nouveau confrère. Ils clouaient au pilori le confrère voisin expansionniste. Ils fustigeaient les éleveurs pratiquant des actes vétérinaires ou paravétérinaires. Ils se lamentaient chaque fois qu'ils apprenaient la fermeture d'une exploitation.

Au cours des années 60, chaque printemps amenait le même thème à la table familiale: celui de l'éventualité d'un déménagement professionnel. Il faut dire qu'en Valais, en ce temps-là, les paysans abandonnaient de plus en plus l'élevage au profit de la viticulture ou d'emplois dans le tourisme et la construction. Ainsi, à la fin de chaque printemps, juste avant la montée aux mayens, un certain nombre de clients avertissaient leur vétérinaire que, malheureusement, ce serait probablement sa dernière visite dans leur écurie, parce qu'après l'alpage le bétail serait définitivement vendu ou abattu. Ce phénomène entretenait chez les vétérinaires leur crainte viscérale de ne plus avoir assez de travail. «Tant mieux si il y a moins de travail disaient-ils à nos parents, on pourra vivre un peu plus tranquille». Il en fallait davantage pour les rassurer!

### L'insémination artificielle, un cadeau à l'arrière-goût amer

Dans ce contexte, la généralisation des inséminations artificielles a été perçue

comme une source nouvelle et bienvenue de travail supplémentaire. Elle a profondément marqué l'activité des vétérinaires praticiens des années 60 à 80. Ce travail semi-urgent par nature a pris l'ascendant sur le vrai travail curatif. La majorité des inséminations se fait entre janvier et fin avril en zone alpine, période déjà très chargée par les problèmes de fertilité, les maladies d'onglons et les mammites. C'était une tâche presque insurmontable pour ceux qui avaient des secteurs étendus. Il fallait beaucoup rouler par monts et par vaux. Chaque village devait être desservi au moins une fois par jour. De plus, seule la première insémination était rémunérée, la 2ème et la 3ème étaient faites sans frais pour l'éleveur et donc sans gain pour les vétérinaires. Pour se rattraper, ils injectaient une «bonne» piqûre de vitamines ADE ou d'hormone. L'indication était discutable, mais au moins elle ne pouvait pas faire de mal, surtout à la fin de l'hiver pour du bétail tenu dans les petites écuries sombres de l'époque. Cette injection apaisait aussi la conscience de



Figure 3: Vêlage difficile dans une petite écurie. (© Bernard Dubuis – Enquête en Valais, Médiathèque Valais – Martigny)

l'éleveur, il n'avait pas «fait courir» le vétérinaire pour rien. Et enfin ce rituel de la piqure avait certainement valeur de bénédiction. Vous l'aurez deviné, je garde un souvenir mitigé de ce travail d'inséminateur!

### L'union fait la force

La fin des années 70 et le début des années 80 ont été marqués par un grand nombre de changements et d'innovations. J'ai obtenu mon diplôme en 1977, pour rejoindre le cabinet paternel l'année d'après. À 60 ans, le poids des fatigues cumulées a obligé mon père à lever le pied. Notre cabinet a alors engagé une AMV, nous nous sommes associés avec un autre jeune vétérinaire et nous sommes mieux formés dans le domaine des animaux de compagnie. Nous avons aussi construit un nouveau cabinet totalement séparé de l'habitation avec les équipements adéquats pour soigner les animaux de compagnie, nous avons abandonné progressivement l'insémination artificielle, organisé un système de garde avec les confrères voisins puis, plus tard, encore engagé un assistant supplémentaire. Dans la continuité, en fait tout changé! Pour la première fois, la vie professionnelle était totalement séparée de la vie familiale. Pour la première fois, nous avions des soirées entièrement libres, libérées de la hantise de l'appel urgent qui interrompt le repas ou le spectacle. Pour la première fois, nous avions des week-ends libres du samedi midi au lundi matin et pour la première fois nous partions en vacances la conscience tranquille. Le prix à payer a bien sûr été des périodes de vacances surchargées pour celui qui restait et des week-ends de garde astreignants (fig. 3), des kilométrages importants pendant ces gardes pour des clients parfois déçus de ne plus avoir leur vétérinaire habituel à disposition comme ils en avaient l'habitude. Pendant longtemps encore mon père, lorsqu'il apprenait qu'un confrère voisin avait assumé le service de garde et qu'il avait dû pratiquer un acte d'une certaine envergure chez un éleveur de notre clientèle, par exemple une césa-

rienne, ne pouvait réprimer un rictus de contrariété. Il marmonnait: «C'est quand même embêtant ça!». Sans autre commentaire. Mais à froid, il a toujours reconnu que cette réorganisation était une bonne chose et que c'était dommage de ne pas l'avoir entreprise plus tôt.

La création d'un cabinet de groupe a non seulement amélioré la qualité de vie mais aussi la qualité de la médecine pratiquée par la possibilité d'acquérir plus de matériel et du matériel plus performant. Ce type de cabinet a également permis aux différents vétérinaires de se spécialiser dans leur domaine de prédilection. Engager et former un assistant s'est également avéré plus facile dans un tel cadre. Mais c'est peut-être au niveau de l'ouverture d'esprit que ces cabinets de groupe ont le plus apporté. Échanger directement les opinions, discuter ensemble les problèmes, aplanir les inévitables différents doit s'apprendre. J'ai eu la chance de pouvoir travailler en association de 1981 à 2006 avec Pierre-Yves Bagnoud, un confrère dans le sens littéral du terme, c'est-à-dire avec une relation quasi fraternelle. En 25 ans, le profil de notre clientèle a beaucoup évolué: en 1982, 20 % de petits animaux et 80 % de bétail, et en 2006 la proportion est inversée!

### Relation homme - animal, changement de paradigme

«Je suis désolé de vous déranger pour un chat, mais vous savez on s'y attache à ces bêtes». Cette phrase formulée sur un ton mi-gêné s'entendait encore fréquemment dans les années 80. Dans les cantons ruraux, la médecine des petits animaux n'était pas encore considérée par tous comme bien «raisonnable». Puis, petit à petit, l'évolution sociétale a redéfini la relation homme - animal. D'une relation totalement anthropocentriste, elle a évolué progressivement vers une relation zoocentriste. Auparavant, la manière de détenir un animal était déterminée uniquement en fonction des avantages et des facilités pour le détenteur. Progressivement c'est le bien-être de l'animal qui est devenu

le critère important pour le mode de détention. Ceci a énormément influé sur le métier de vétérinaire. Les confrères des générations précédentes respectaient l'animal en tant que créature divine. Aujourd'hui l'animal possède intrinsèquement sa dignité.

### L'enseignement à l'école cantonale d'agriculture

De 1982 à 2006, j'ai enseigné parallèlement à l'École cantonale d'agriculture le cours sur les maladies du bétail. Le métier de vétérinaire, qui est fait d'imprévu et d'urgences, s'accommode mal des échéances hebdomadaires fixes qu'impose l'enseignement. J'ai cependant accepté cette mission pour 2 raisons: la première fut l'opportunité précieuse offerte à la profession de pouvoir dispenser à tous les futurs éleveurs les bonnes pratiques en matière de santé animale. Prévention des maladies, reconnaissance précoce des symptômes et usage correct des médicaments sont essentiels. C'est l'occasion unique de leur expliquer l'utilité et la nécessité des contraintes de pape-rasse pour garantir la traçabilité des animaux et des denrées, pour améliorer la sécurité de la filière alimentaire et la lutte contre les épizooties. Il est certainement des agronomes qui pourraient le faire, mais sûre-

---

*J'ai découvert une activité passionnante, variée et intellectuellement stimulante.*

---

ment pas de manière aussi convaincante et illustrée par des exemples pratiques vécus que les vétérinaires praticiens eux-mêmes. La seconde raison de mon acceptation de cette tâche fut que c'est certainement un enrichissement au niveau personnel d'apprendre à communiquer didactiquement la substance de mon métier à une classe d'adolescents. L'activité de praticien ne nous y prépare pas forcément.

## Le vétérinaire, aussi serviteur de l'État

En 2006, j'avais 54 ans, j'ai décidé après pas mal d'hésitations de postuler pour la fonction de vétérinaire cantonal. Sans transition et sans grande idée à vrai dire de ce qu'était exactement le service vétérinaire publique, je me suis lancé. J'ai découvert une activité passionnante, variée et intellectuellement stimulante. Elle demande, en tout cas dans les cantons où le vétérinaire cantonal est encore en prise directe avec les problèmes, une profonde connaissance des mentalités locales, une capacité de juste appréciation des situations, des talents de médiation et bien sûr suffisamment d'autorité pour imposer la loi. Il faut en permanence essayer de remplir ses obligations en utilisant au mieux les ressources toujours insuffisantes à disposition, jongler avec les bases légales, composer avec la hiérarchie politique, être en adéquation avec les aspirations de la société, le tout en respectant les droits de la personne qui est en bout de processus. Aux gens qui me demandent en quoi consiste mon travail, je dis souvent qu'il est tout à la fois celui d'un patron, d'un policier et d'un juge avec de bonnes connaissances de la médecine vétérinaire et de la branche agricole. Je serais parfois heureux de pouvoir revêtir la soutane du curé pour remettre les contrevenants dans le droit chemin par l'action du Saint-Esprit, tant certains sont hors de portée de toutes les amendes ou autres décisions administratives. Mais l'empathie dans ce

domaine n'apporte rien! Il faut agir. Les animaux ne doivent pas être les victimes expiatoires des existences humaines mal vécues. Il faut tout simplement les mettre hors de portée de certains individus.

Le service vétérinaire public, c'est surtout de l'inspection, tâche qui peut paraître de prime abord ingrate mais qui est la garante d'une amélioration progressive de la qualité dans les domaines inspectés. Santé animale, denrées alimentaires saines, protection des consommateurs sont des buts que l'on atteint qu'avec les compétences professionnelles des acteurs, bien sûr, mais aussi par des contrôles extérieurs réguliers. L'inspection vétérinaire est aux denrées alimentaires d'origine animale et à la prévention des épizooties ce que les examinateurs sont à l'école. Pensez-vous que le niveau des élèves serait le même sans examens réguliers? Personne n'aime les examens. Moi, pas spécialement non plus.

## Comment le vétérinaire est-il perçu par sa clientèle?

«Les clients ne sont plus reconnaissants comme par le passé!». Cette remarque de dépit émaille régulièrement les discussions des confrères blanchis sous le harnais. La relation du vétérinaire et de son client a-t-elle vraiment beaucoup changé? On trouvera certainement autant d'exemples pour le confirmer que pour l'infirmer. Je n'en sais rien! Il y aura toujours une partie des gens pour qui une consultation vétérinaire n'est qu'un mandat qui doit

être exécuté et rémunéré selon les règles du commerce. Il n'y a pas plus d'affect à y mettre que lors de l'achat de n'importe quelle autre prestation. Et puis il y a la majorité des autres qui fait que, dans les études de satisfaction de la clientèle, les compétences sociales de leur vétérinaire priment sur les compétences techniques. Ce qui a certainement changé ce sont les rapports humains dans la société: tout est devenu plus vénal. Et puis le regard des gens sur la médecine, y compris vétérinaire, est devenu beaucoup plus critique.

Pour moi, il n'y a pas eu au niveau professionnel de mieux ou de moins bien en fonction des périodes de vie et des domaines d'activité. Toutes les facettes de la profession de vétérinaire sont fascinantes. Chacune permet de se réaliser en tant qu'être humain et de servir. Il y a la nostalgie du temps passé, c'est normal. Celle de l'époque où le vétérinaire était encore une personnalité incontournable et très respectée du monde rural. Mais si on écoute les conversations en salle d'attente, on prend conscience de l'admiration et de la reconnaissance sans borne que certains clients témoignent envers leur vétérinaire pour avoir sauvé Médor ou Minette et on se dit que la profession a encore de beaux jours devant elle.

## Correspondance

Dr. Jérôme Barras  
Rue du Pré d'Amédée 2  
1950 Sion